

«*A tí que me leerás*»

J'avais quitté la ville, en quête de liberté et d'espace et me retrouvais en Galice. Chacune de mes journées était ponctuée par une longue marche près de l'océan durant laquelle je pouvais laisser libre cours à mon imagination et envisager mon monde idéal. Ce matin-là, je sortis donc pour ma promenade quotidienne, comme à l'ordinaire. Le temps était voilé, propice à la rêverie. Je m'avançais sur les rochers, au pied des hautes falaises de Vixía de Herbeira, lorsque je fus tirée de mes pensées par la vue d'un objet insolite. J'aperçus, ondulant dans le ressac de l'océan, une bouteille cachetée à la cire comme cela se faisait il y a bien longtemps. Ma curiosité fut immédiatement attisée par cet objet qui me faisait penser à ces fausses antiquités que l'on trouve dans les boutiques de bord de mer. Je fis quelques enjambées pour m'approcher puis réussis à le saisir. C'était bien une bouteille, apparemment vieille. Le verre était épais et lourd, il n'était pas parfait comme les bouteilles industrielles d'aujourd'hui. La bouteille semblait avoir traversé le temps, roulant d'une vague à l'autre et se glissant au travers des rochers, par chance sans jamais se briser.

Je revins sur le rivage, serrant ma précieuse découverte contre moi. Je m'assis sur la grève, adossée à la paroi de pierre des Acantilados qui me protégeait du vent et sortis le petit couteau dont je ne me séparais jamais depuis l'enfance. Avec délicatesse, je brisai la cire puis atteins le gros bouchon de liège. Avec difficulté, je le fis glisser hors de la bouteille. Elle contenait un document visiblement ancien, sorte de parchemin écrit à la main d'une écriture fine et appliquée. Je l'extirpai délicatement et il m'apparut en bon état. Je doutais de l'authenticité de ma découverte mais non, le document avait vraiment l'air ancien. Délicatement roulé, enserré dans un ruban de raphia, il renfermait peut-être un secret ! J'enlevai avec précaution le lien et déroulai le manuscrit. Les lettres étaient petites et serrées, une écriture d'autrefois avec de belles majuscules. Je commençai à lire ...

*« 7 de enero de 1495
A tí que me leerás
Hola, me llamo Antonio Colón y este es mi testimonio... »*

*"Le 7 janvier 1495
A toi qui me liras
Bonjour, mon nom est Antonio Colomb et ceci est mon témoignage*

Je suis le plus jeune frère du navigateur Cristóbal Colón. Cristoforo, comme nous l'avons toujours appelé en famille, était mon modèle ; il m'inspirait la plus grande confiance et était mon protecteur en toute occasion. C'est donc tout naturellement que lorsqu'il a quitté Gênes pour l'Espagne, je l'ai suivi, pensant trouver là-bas une meilleure destinée pour moi qui ne suis pas marin. Hélas, je fus rapidement déçu. Je n'avais que peu de moyens et ma vie était difficile. Reconnu comme un excellent navigateur, mon frère eut rapidement ses entrées à la Cour d'Espagne et obtint les faveurs de la reine Isabelle. Ses obligations l'éloignèrent progressivement de moi et de la petite famille que j'avais formée après mon arrivée. Je ressentais de plus en plus une injustice entre ma condition et les fastes de la noblesse que me rapportait mon frère lors de ses récits. Il me parlait des luttes de pouvoirs, des intrigues, de la puissance de l'argent. Moi, j'avais trouvé un petit emploi chez un charpentier de marine et j'avais bien du mal à faire vivre les miens. Nous n'étions pas pauvres mais la vie était difficile et sans espoir d'un avenir

meilleur. Tout cela me donnait envie de partir, de fuir une nouvelle fois une société dans laquelle je ne voulais pas me reconnaître.

Au fil du temps, j'avais constitué un petit groupe avec quelques charpentiers et travailleurs de force, rencontrés sur les chantiers navals, et des personnes idéalistes que connaissaient mon frère et qu'il m'avait présentées : un instituteur passionné de géographie, un étudiant en littérature, fougueux et en quête de justice sociale, et un vieil apothicaire qui avait perdu son épouse dans d'obscures circonstances et en était resté aigri. Tous avaient en commun la lassitude de leur quotidien et une désillusion profonde de l'homme. Le soir, lors de longues soirées, nous formions ensemble des projets utopiques, inspirés par nos rêves les plus irréalistes d'une société fondée sur l'équité et la liberté, avec l'espérance d'un labeur justement récompensé. Nous projetions pour nos familles et nos enfants des lendemains heureux, échafaudant les plans les plus fous pour y parvenir. Bien sûr, tout cela n'était que chimères.

Pourtant, osant à peine y croire, le 3 août 1492 marqua le début de la concrétisation de nos idées. Ce fut le jour de notre grand départ. Cristoforo avait monté une expédition avec deux caravelles, la Pinta et la Niña, et une caraque, la Santa María. Il n'emmenait sur ses trois navires que 90 hommes d'équipage, ce qui était fort peu et nous laissait la possibilité d'embarquer avec eux, vers une destination inconnue, notre nouveau monde ! Nous prîmes donc place à bord de la Pinta et de la Niña. Les hommes partageaient les couchettes avec les membres d'équipage à qui ils donnaient de l'aide pour les manœuvres et l'entretien des bateaux. Nos femmes et nos enfants avaient trouvé un refuge plus confortable dans les réserves arrière avec les plantes, les denrées et la binteloterie emportées pour le voyage. Notre rêve devenait réalité et nos projets allaient enfin prendre forme.

Nous fîmes une première escale aux îles Canaries. Le temps était plutôt calme et les vents presque nuls. Puis nous reprîmes la mer pour de longues semaines. La vie à bord était assez paisible, portés que nous étions par la promesse d'une vie meilleure. Nous passions nos moments de liberté à imaginer notre future terre, celle où nous pourrions enfin vivre différemment. Le 7 octobre, l'un des frères Pinzón, Vicente, le commandant de la Niña, fut victime d'une illusion optique et crut voir la terre. C'est alors, qu'en observant les oiseaux, Cristoforo eut une idée ; mettre le cap, vers l'ouest-sud-ouest. Cette décision imprévue nous apporta la joie tant attendue quand, quelques heures plus tard, la vigie aperçut une vraie terre. Les navires jetèrent l'ancre et une dizaine de marins partit en reconnaissance sur des embarcations légères mises à l'eau pour l'occasion. J'avais pu monter à bord de l'une d'elle, accompagné de quelques-uns de notre groupe.

Cette terre se révéla être une île de taille moyenne. Cela nous prit quelques jours pour en faire le tour. La végétation y était abondante et diversifiée. Un petit massif montagneux donnait du relief au paysage qui se détachait sur l'immensité de la mer et sur l'horizon. Quelques cascades venaient alimenter de petits lacs. L'endroit nous semblait habitable et nous décidâmes de nous y installer.

Le 15 octobre fût le jour de notre grand débarquement. Hommes, femmes, enfants, bagages, petit mobilier, denrées et animaux s'entassaient pêle-mêle dans les chaloupes, à chaque traversée. L'ambiance était joyeuse et bruyante. Chacun y allait de son petit mot, envisageant déjà un avenir radieux. Les marins quant à eux avaient des doutes. Certes la vie à bord était difficile et parfois la mutinerie menaçait mais leur existence était organisée. Ils exerçaient leur métier sur le bateau, où ils obéissaient aux ordres, puis, une fois le voyage terminé, ils retrouvaient leur famille et leur vie sédentaire, avaient leurs amis, leurs habitudes dans les tavernes ... "Ni imprévu, ni inconnu !" disaient-ils. Mais nous étions fermement décidés à tenter l'aventure et rien n'aurait pu nous faire changer d'avis. Lorsque les vents se levèrent, les vaisseaux

reprirent la mer, laissant notre petite communauté tout affairée à s'installer sur sa nouvelle terre.

Dès notre arrivée, nous cherchâmes à baptiser notre île, afin d'en faire le symbole d'un monde neuf. Notre terre était vierge ; nous l'avons donc appelée Virgenía. Les Virgeniens seraient notre nom et nous porterions ainsi en nous, chaque jour, cette virginité que nous avions tant attendue, comme une deuxième naissance dans un monde meilleur.

Avant notre départ, nous avons décidé de rester fidèles à notre idéal, en ne nous imposant pas de contraintes. Notre étudiant, qui était assez érudit, nous avait souvent parlé des sociétés utopiques décrites dans les livres depuis l'Antiquité et nous avait mis en garde sur la difficulté à passer de l'imaginaire à la réalité. Nous lui faisons donc confiance pour nous guider et nous reprendre si nous venions à faire fausse route.

Vint donc rapidement le moment de s'organiser. En Espagne, nos épouses étaient souvent obligées de travailler, s'occupant aux tâches domestiques et offrant leurs services comme lingères, servantes ou autres. Malgré cela, leur condition restait inférieure à celle des hommes auxquels elles devaient obéir. Nous considérâmes donc que, puisqu'elles apportaient leur contribution, il était normal de les associer aux prises de décision. Il fut donc d'emblée entendu que nulle différence ne serait faite entre les hommes et les femmes et que toutes les dispositions régissant notre nouvelle société devraient être approuvées par tous. Cette décision fut la première ; elle fut facile à prendre et nous en fûmes heureux ; c'était un grand encouragement pour la suite.

Puis, chacun présenta ses compétences. Nous étions d'accord sur le fait que ces compétences seraient mises au service de la communauté. Nous n'aurions donc pas besoin d'argent. Nous approuvâmes le fait qu'aucune différence ne serait faite entre les métiers et que chacun devrait participer à hauteur de sa qualification et de ses possibilités physiques. Tout le monde accepta et ainsi, commença la construction de notre village. Cependant, du fait de la constitution de notre groupe, nous nous aperçûmes rapidement que certains métiers utiles n'étaient pratiqués par personne. Il fut donc nécessaire de trouver des volontaires. Ce fut assez difficile mais la ferveur en notre renaissance était telle que nous y arrivâmes. Je constatai avec crainte cette difficulté imprévue et j'eus quelques instants de doute. Nous étions-nous surestimés ?

Les premiers mois passèrent paisiblement. Il y avait bien ça et là quelques disputes ou quelques jalousies qui s'exprimaient mais tout revenait rapidement dans l'ordre. Nous étions comme un nouveau-né qui doit tout apprendre ; il était bien normal que, par moment, nous trébuchions. Finalement, tout, sur notre île, s'était bien mis en place. Dès lors que chacun de nous remplissait ses devoirs en faisant la tâche qui lui était attribuée, il était libre. Parfois, devoirs et liberté étaient jugés contradictoires par certains Virgeniens qui manifestaient le désir de ne s'occuper que des leurs, mais cette petite contestation restait minoritaire.

La communauté s'installait. Chacun avait enfin son toit. Les adultes travaillaient, parlaient beaucoup, avaient des grands projets, partageaient les repas. Les enfants jouaient entre eux. Nous avons fait quelques plantations qui commençaient à produire, avec l'arrivée du printemps. Certains d'entre nous chassaient les cochons sauvages et quelques oiseaux, d'autres allaient à la pêche. Rien ne manquait. Les denrées étaient entreposées dans l'une des maisons communes et chacun pouvait s'y servir selon ses besoins. Nous n'avions pas de monnaie, donc aucun de nous n'avait de difficultés financières, quelle que soit sa participation à la vie collective, et nul n'était plus riche qu'un autre. Nous prenions ensemble les décisions, ce qui était facile car nous en avions très peu à prendre. Tout nous semblait parfait. Nous étions persuadés d'avoir réussi à faire de Virgenía la société idéale que nous avions tous imaginée. Notre

étudiant s'émerveillait chaque jour que nous ayons transformé notre projet utopique une si grande réussite.

Puis l'été arriva. Les travaux agricoles étaient rapidement réalisés, chacun d'entre nous faisait sa part avec entrain. Nous pouvions ensuite découvrir des plaisirs inconnus jusqu'alors, les bains de mer, la promenade, les rires et les jeux des enfants, l'insouciance ... Nous étions heureux !

C'est alors qu'un événement imprévu bouscula cet ordre bien établi. Depuis quelques semaines, nous avions remarqué qu'il pleuvait peu. La terre s'asséchait petit à petit et il nous était difficile d'arroser suffisamment nos plantations ; le niveau des petits lacs était trop bas. Un vent chaud et très sec qui venait de l'est nous brûlait la peau et des bêtes commençaient à mourir. Nous étions inquiets et fîmes le choix de nous rationner un peu, le temps que la situation s'améliore. Notre société, que nous avions fondée sur l'équité et le partage, découvrit alors l'impensable : le vol. L'un d'entre nous puisa abondamment dans notre stock de provisions, mettant en péril notre équilibre devenu fragile. Qu'allions-nous faire ? Jusqu'à présent, nulle forme de pouvoir n'avait été constituée ; il n'y avait ni maréchaussée, ni juge, pas même de chef. Comment pourrions-nous réagir puisqu'aucun d'entre nous n'avait d'autorité sur un autre ?

La crainte que j'avais déjà ressentie parfois au cours des premiers mois m'envahit à nouveau et cette même question me revint. Nous étions-nous surestimés ? Etait-ce là l'une des limites dont nous avait parlé notre étudiant, lorsqu'il nous décrivait les sociétés utopiques qu'il avait étudiées ? Pour la première fois, notre nouveau monde semblait vaciller pour une banale affaire de vol. Lequel d'entre nous avait-il bien pu rompre ce pacte qui nous unissait depuis l'Espagne et qui nous avait menés jusqu'ici, à force de détermination ? Je sentis ressurgir parmi nous des désirs d'individualisme et commençai à réaliser que notre liberté en était menacée.

Hélas, nous devons agir. Nous ne pouvions laisser impuni cet acte qui nous mettait tous en danger, bien que cela risquât de détruire notre idéal. Une grande réunion se tint donc et, après avoir évoqué ce risque, nous décidâmes finalement de ne rien faire. Nous avions trop peur des conséquences. Je dois dire qu'ensuite nous étions très contents de notre choix qui ne remettait pas en question nos valeurs. La vie reprit normalement, mais beaucoup d'entre nous, qui devaient se priver un peu plus et réduire l'alimentation de leur famille, commençaient à accumuler de la rancœur. L'ambiance générale s'en ressentit. Les Virginiens se parlaient moins et avaient tendance à retenir leurs enfants chez eux. Certains devenaient soupçonneux. J'entendis même, pour la première fois, une ou deux accusations.

La situation s'aggrava lorsqu'un deuxième vol fut commis. A nouveau une partie de nos réserves avait été pillée alors qu'elles s'amenuisaient fortement. Le temps ne s'améliorait pas, la chasse et la pêche donnaient peu. Ce fut donc comme un coup de tonnerre. Lorsque l'apothicaire constata le délit, il sortit de la maison commune en criant de colère. Aussitôt un attroupement se forma ; femmes et hommes quittèrent leurs occupations pour se regrouper. Je compris qu'il fallait vite intervenir.

Bien qu'étant à l'origine de notre expédition, je m'étais toujours bien gardé de me positionner en chef, cela aurait été contraire à l'esprit de notre société. Ce jour-là, je dus pourtant me rendre à l'évidence. Il fallait que quelqu'un agisse. Je décidai donc de prendre la parole au nom de tous, sans y être invité ! Je commençai bien sûr par demander à l'auteur des faits de se dénoncer et de rapporter son butin, mais en vain, puis je proposai qu'une enquête soit menée. J'entendis immédiatement des voix s'élever pour me critiquer. Je n'étais investi d'aucune autorité et ne devais pas l'oublier. Mais d'autres voix s'élevèrent aussi pour dénoncer cette absence d'autorité sur notre île. Il manquait une personne de référence, un garant de moralité, un "père protecteur" et

certains en venaient à regretter leur faubourg espagnol où tout cela existait et les rassurait. La vie à Virginia était beaucoup plus agréable, nous en étions tous d'accord, mais la nature humaine venait de réapparaître sous son plus mauvais jour et nous nous trouvions désarmés, en conséquence directe des choix que nous avions faits.

La réunion tourna court assez vite ; l'assemblée se morcela en de multiples petits groupes qui tenaient conciliabules et échangeaient leurs avis et leurs griefs. Je ne savais que faire et, tout naturellement, sans m'en rendre vraiment compte, je me retrouvai moi-même dans un petit groupe, à parler avec l'instituteur, l'étudiant en littérature et le vieil apothicaire. Je réalisai que nous formions un genre de conseil et qu'il serait peut-être temps de prendre cette responsabilité. Nous passâmes plusieurs jours à échanger nos opinions et à évaluer le changement que la mise en place de ce conseil pourrait avoir sur le mode de vie de notre communauté. Nous étions hésitants. Nous avions l'impression de nous trahir et de trahir également tous ceux qui étaient partis avec nous.

C'est après le troisième vol que nous eûmes la conviction que nous devions abandonner une part de notre idéal. Comme à l'accoutumé, les Virgeniens se regroupèrent pour en parler. Le brouhaha était intense ; des femmes et des hommes n'arrivaient plus à se contenir. Je pris donc la parole pour annoncer qu'en tant que précurseurs de l'expédition, nous allions constituer un Conseil appelé à représenter l'autorité sur l'île. Bien évidemment, ce Conseil n'aurait pas vocation à décider de tout et la prise de parole commune serait toujours essentielle, afin que chacun puisse donner son avis. Cependant, sur certaines questions - mais nous ne savions pas encore exactement lesquelles - seul le Conseil serait compétent. Il fut donné au Conseil le nom de Conseil des Sages et j'en pris la tête par le choix de ses membres. Dans notre société, entièrement libre et dénuée de représentants de l'ordre, nous venions de prendre autoritairement le pouvoir. Un échec !

Ma première décision fut de nommer deux enquêteurs parmi les charpentiers de marine les plus futés et les plus costauds que je connaissais depuis longtemps. Je les chargeai de trouver le voleur et de m'en rendre compte. Sans que je le réalise, ils s'octroyèrent les pleins pouvoirs et entreprirent de fouiller toutes les maisons. Ils ne mirent donc pas longtemps à trouver la responsable et me l'amènèrent sans ménagement. C'était une pauvre femme qui avait trois enfants encore jeunes et dont le mari était mort d'un accident sur le bateau. Nous lui avons construit une maison mais les autres familles la laissaient à l'écart, du fait de son veuvage qui les dérangeait. Terrifiée, elle m'expliqua qu'elle avait peur pour ses enfants qui étaient tout ce qui lui restait. Comme personne ne l'aimait, elle craignait qu'un jour on lui refusât les denrées nécessaires pour les nourrir. Cela avait motivé son geste qu'elle regrettait sincèrement.

Dès que la nouvelle fut connue, la communauté se rassembla. La pauvre femme fut conspuée. Certains voulaient sa mort, d'autres plus indulgents auraient souhaité la bannir avec ses enfants. Presqu'aucun n'eut pitié d'elle. Il devint évident que la décision sur son sort ne pouvait être laissée à la communauté car sa vie et celle de ses enfants seraient menacées. J'annonçai donc que le Conseil statuerait sur le cas de cette femme et qu'il en serait de même ensuite pour toutes les affaires de police et de justice. Nous ordonnâmes qu'un autre bâtiment communautaire soit édifié. Ce serait le bâtiment du Conseil, sorte d'hôtel de ville et de palais de justice à la fois. Nous y fîmes construire une cellule afin d'y emprisonner la coupable pendant quelques temps. Une femme fut désignée pour s'occuper de ses enfants laissés seuls.

C'était le début de la transformation de notre petite société idéale sur laquelle nous avons fondé tant d'espoir. L'égalité et le partage ne formaient-ils qu'une utopie ? Telle était l'interrogation du Conseil des Sages à ce moment. Nous avons en effet instauré pour la première fois un rapport d'autorité, donc de hiérarchie, sur Virgenia, et cela eut rapidement des conséquences. Nous nous rendîmes compte qu'en ayant créé une société effaçant toutes les différences, où les devoirs d'intérêt collectif rythmaient le temps, il n'y avait réellement que peu de place pour s'épanouir en tant qu'individu et que cela pouvait être mal vécu.

Les charpentiers, qui étaient devenus les bâtisseurs, furent les premiers à s'organiser. Les plus actifs proposèrent aux autres de les employer, ce qu'ils acceptèrent pour la plupart car ainsi, ils réduisaient leurs responsabilités et avaient plus de temps pour eux. Les épouses des charpentiers devenus maîtres engagèrent d'autres femmes pour les aider dans les tâches domestiques et l'éducation des enfants, pour marquer leur supériorité. D'autres imitèrent ce modèle et bientôt le troc ne suffit plus à rémunérer ceux qui louaient leurs services. Il devint nécessaire de créer une monnaie pour faciliter les échanges. Le Conseil dut alors s'y résoudre, attribuer une valeur aux biens et payer ceux qui travaillaient à construire et produire pour nourrir la communauté. Le commerce venait d'apparaître et l'argent créa des différences entre les familles. Le Conseil fit édifier un nouveau bâtiment qui devint la banque, l'instituteur devint notre banquier et l'étudiant le remplaça auprès des enfants.

Les mois passèrent et notre île se divisa petit à petit. Tous n'habitaient plus au même endroit. Des quartiers s'étaient créés où l'on s'installait selon sa condition nouvelle. Les Virgeniens ne se mélangeaient plus comme autrefois. Certains s'enrichissaient, d'autres non, et les différences les éloignaient progressivement les uns des autres. La solidarité avait disparu avec notre idéal commun.

A l'heure où j'écris ces lignes, c'en est bien fini de notre société parfaite de Virgenia. Je dois reconnaître que notre petit monde était fondé sur une utopie tout droit sortie de nos rêves de bonheur et de liberté. Les travers de la nature humaine l'ont progressivement conduite à sa perte. Nous sommes arrivés ici, menés par une volonté de quitter un monde d'injustice qui ne nous offrait, ainsi qu'à nos enfants, aucun avenir. Nous avons porté notre idéal si loin que nous avons pu le concrétiser. Nous avons rêvé ensemble, nous avons voyagé sur les mers ensemble, nous avons abordé cette terre vierge ensemble. Nous l'avons baptisée Virgenia pour ne pas oublier notre principe fondateur. Notre communauté s'y est installée avec détermination, elle a édifié des maisons, a défriché des terres pour les transformer en cultures, a élevé des animaux, a chassé, pêché, pour le bien de tous, sans argent, sans autorité, sans autre volonté que de vivre heureux. Mais les instincts humains les plus vils, que nous pensions avoir laissés derrière nous, ont repris leurs droits et ont tout emporté comme une vague de cet océan qui emportera mon message.

Toi qui me liras, aie quand même espoir en un monde meilleur, mais prends garde à l'homme qui est le plus grand ennemi de ses propres rêves

Antonio Colón"

Je terminai ma lecture un peu abasourdi. Une société parfaite n'est donc qu'une utopie ! A quoi bon rêver d'un monde meilleur ! Nous devons rester conscients qu'il est difficile de faire le bonheur de tous et que l'individualisme qui caractérise le genre humain est là pour nous rappeler la difficulté à vivre ensemble et à partager un même idéal. Depuis les origines, l'histoire du monde en est la démonstration. Quelle que soit l'époque ou la civilisation, elle a été marquée par l'asservissement des peuples, les guerres, les révolutions, l'affrontement des ambitions, aujourd'hui les attentats ... Force est de constater que les sociétés utopiques ne

sont que des concepts imaginés par les philosophes ou les écrivains. Les tentatives pour les mettre en place ont généralement fini par être vouées à l'échec ; l'idéologie idéaliste s'est souvent traduite par l'instauration d'états totalitaires ou de dictatures. Le sens même du mot "utopie", créé par Thomas More pour le titre de son œuvre Utopia, dont l'étymologie signifie "non lieu", un lieu qui n'existe pas, nous le confirme. L'utopie n'est qu'un genre littéraire et ne peut devenir réalité. Elle se limite à attirer l'attention du lecteur sur les dysfonctionnements et les injustices de nos sociétés, de lui ouvrir une perspective pour qu'il tente d'améliorer la condition humaine.

Clothilde – 1^{ère} Générale